

changé autour d'elle, et puis, quel fardeau que cette reconnaissance qu'il fallait garder soigneusement au fond de son cœur!

Le bienfait,—elle ne doutait pas qu'il n'en fût l'auteur,—avait été si délicat, si affectueux pour la petite malade, et il lui était interdit de dire merci!

La vaste pièce était déserte, mais, pour la première fois, Bérangère la trouva ornée de fleurs.

Sur la table où elle écrivait, dans une admirable potiche de Macao, était posé un bouquet de roses blanches et de jasmin qui semblait si bien à l'adresse de Bérangère, que, lorsque le comte Woronzoff entra, elle ne put s'empêcher de rougir, et détourna les yeux avec un léger embarras.

Il était vêtu de noir, et sa pâleur naturelle s'augmentait de ce sévère costume de deuil. Mais, bien que sa physionomie portât la trace d'une émotion récente, il y avait sur son front une sérénité, une lumière qu'elle n'y avait pas encore vues.

«Mettons-nous au travail sans retard, n'est-ce pas?» dit-il d'un ton de voix très doux, presque bas. «Nous avons à réparer les quatre derniers jours, et puis, le temps se fait court devant moi.»

Elle aurait voulu l'interroger, au moins du regard après la fin de cette phrase, mais elle ne l'osa pas.

«Il est probable,» reprit-il, «que je vais quitter Paris très prochainement.»

La main de Bérangère trembla pendant qu'elle approchait sa plume de l'encrier, et elle chercha vainement à l'affermir en l'appuyant sur la table.

«Je souhaiterais alors terminer ce travail que j'ai commencé avec vous, avant de retourner définitivement à Saint-Petersbourg.»

Définitivement! Pourquoi donc ce seul mot jetait-il comme un sombre voile devant les yeux de la jeune fille? Pourquoi sa gorge se serra-t-elle, et ses yeux devinrent-ils humides?

Ah! elle comprenait maintenant! Le bel autel de marbre blanc et tout ce qui accompagnait ce cadeau princier, c'était un présent d'adieu, un remerciement délicat de ses faibles services.

Elle ne voulait pas relever ses paupières, sous lesquelles roulaient les larmes; elle feuilletait avec un ardeur surprenante un dictionnaire allemand posé devant elle. Mais cette ardeur le trompait-elle, lui, lui qui la contemplait avec un recueillement attendri, lui dont l'austère visage exprimait depuis un instant la joie la plus profonde?

En ce moment la portière de lourde tapisserie se souleva doucement; on vit apparaître Dimitri, vêtu de deuil comme un maître, et derrière lui, toute constellée de jais, tout enveloppée des plus vaporeuses gazes noires, la princesse Schersky.

C'était une habile comédienne que cette charmante Olga.

Elle entra du pas rapide, tragique, expressif, qu'ont les grandes actrices sortant de la coulisse, et apparaissant sur la scène dans les moments les plus dramatiques. Puis elle s'arrêta, posa un instant la main gauche sur son cœur, tandis que la droite se tendait avec une tendre compassion vers le comte Woronzoff.

«Ah! Serge,» s'écria-t-elle, «quelle nouvelle foudroyante! Je l'ai apprise à Trouville, et j'ai tout

quitté pour accourir vers vous. Pauvre, pauvre Alexandra! Comme vous devez être malheureux de ne pas lui avoir pardonné avant la dernière heure!

—Il y a longtemps que je demande à Dieu de lui envoyer le repentir et le pardon,» murmurait-il; «mais, pour moi, l'oubli n'était pas possible.»

Un grand silence se fit. On aurait entendu battre le cœur de Bérangère. Qu'était-ce donc que cette Alexandra? Une soeur indigne, peut-être.

Elle se leva. Elle ne devait pas rester entre le comte et sa cousine comme un tiers importun et gênant.

«Ne vous dérangez pas, mademoiselle,» dit le maître, qui suivait chacun de ses mouvements. «Ma cousine n'a pas l'habitude de me faire de longues visites.»

Était-ce un regret qu'il exprimait, ou bien une de ces ironies qui se rencontraient jadis à chaque instant dans sa conversation?

Il est vrai de dire qu'elles se faisaient de plus en plus rares.

«J'étais venue vous offrir mes consolations, Serge,» reprit la princesse Olga. «Je pensais que votre cœur n'avait pu endurer sans un profond déchirement cette séparation sans remède.»

Ses beaux yeux étaient pleins de larmes, et plus brillants que jamais; mais n'était-ce pas là une démonstration superflue?

Le comte avait l'oeil sec, et, s'il était ému, cette émotion ne semblait pas d'une nature par trop douloureuse à supporter.

«Je vous remercie, Olga,» dit-il en lui serrant la main. «Je suis fâché que vous ayez abrégé un voyage qui vous plaisait.»

—Oh! ne parlez pas ainsi. Devant les devoirs du cœur, le plaisir se tait. Et n'est-ce pas un devoir pour moi de chercher à vous être agréable ou utile, si je le pouvais? Je suis votre parente la plus proche maintenant.

—Oui, votre mère était la soeur de mon père.

—Cousins germains, presque frères. J'ai en vérité pour vous les sentiments d'une soeur. Votre mariage nous avait un peu séparés, mais maintenant tout nuage doit se dissiper entre nous. Ah! n'allez pas croire au moins que j'en voulais à la pauvre Alexandra. Je lui pardonnais bien le peu de sympathie qu'elle me témoignait en toute circonstance. Il n'y avait qu'un seul point où je me sentais dépourvue d'indulgence: c'était en ce qui vous concernait. Comment n'avait-elle pas su vous rendre heureux, vous qui lui aviez tout donné!

Tout cela était dit avec un abandon si affectueux, une grâce si irrésistible, une simplicité si enfantine, que Bérangère s'étonnait de voir le comte Woronzoff rester froid et plein de réserve.

«Il n'y a d'inappréciable que le don de soi-même,» murmurait-il. «Celui-là, je l'avais repris depuis longtemps. Nous étions quittes.»

Bérangère trouva le mot dur. Elle comprenait maintenant. La comtesse Alexandra, dont le nom avait été prononcé plusieurs fois devant elle, dont elle avait admiré la fière beauté dans la chambre de Dimitri, c'était la comtesse Woronzoff, la femme du comte Serge, dont il portait le deuil depuis deux jours.

Mais, en s'en allant le long des Champs-Ély-